

base son observation sur le fait que la calligraphie de trop bonne qualité témoigne du fait que l'acte d'écriture est postérieure au voyage et le titre « Les Gypsies » est fort aléatoire.

Le récit de la promenade est suivi de « Voyages pittoresques et romantique dans l'ancienne France » qu'il cosigne avec J. Taylor et Alph De Cailleux, de quelques envoyées à sa femme Désirée, écrites de Fécamp notamment, probablement écrites en parallèle à sa promenade. Les articles consacrés à Walter Scott publiés à son retour figurent à la suite. L'ouvrage se termine par des éléments de bibliographie, un index des noms de personnes et de lieux et la table des matières.

Jean-Nicolas De Surmont  
France

**Nodier, Charles, *Le voleur*, texte établi et présenté par Ludovic Cirrincione d'Amelio, Honoré Champion, 2004, 143 pages.**

L'initiateur du Romantisme est marqué par plusieurs événements qui vont laisser des traces dans le roman *Le voleur*. En effet son père occupe la sinistre fonction de Président du Tribunal Criminel du Doubs et meurt le 10 octobre 1814. Cela l'amène fréquemment à assister tout jeune à des exécutions capitales. Ces images de terreur le poursuivront toute sa vie, lui-même n'échappant pas à la réclusion en 1803 pour avoir composé *la Napoléone*. Charles est aussi mar-

qué par la mort de ses proches comme son père, déjà nommé, Lucille Franque en 1803, une proche, son fils Terence en 1816, son fils Amédée, né en 1820 et mort l'année suivante, etc. Ces événements transparaissent évidemment dans le roman de brigand *Le voleur* oeuvre posthume présenté et éditée par Ludovic Cirrincione d'Amelio.

L'oeuvre *Le Voleur* s'inscrit dans le romantisme dont on a souvent écrit que Nodier en est l'initiateur autour de la Bibliothèque de l'Arsenal, qui devint le cénacle d'écrivains de tous horizons (Hugo, Musset, Vigny, etc.) et où Nodier se révèle un causeur exceptionnel. Ce talent et cette place au sein de la diaspora littéraire lui valu d'ailleurs la jalousie des membres de l'Institut qui malgré tout reconurent son talent et le nomment membre de l'Académie en 1833.

Publié au printemps 2004 parmi d'autres rééditions que Champion s'apprête alors à faire de l'oeuvre de Nodier, *Le voleur* a fait l'objet de peu de rééditions depuis la mort de l'auteur. Fonctionnaire dégoûté de la monarchie Nodier rédige ici un roman de révolte qui frise parfois l'anarchisme. Ebauché en 1804 et publié pour la première fois, le roman de Charles Nodier se nourrit d'un primitivisme égalitaire envisagé comme l'âge d'or du monde. Il constituait un avant-texte du roman de brigand *Jean Sbogar*, marqué par des influences littéraires clairement affichées en épigraphe : La Bible, Dante, ou parfois dans le corps du texte comme Goethe, Montaigne ou dans la trame du récit comme Schiller. L'ouvrage s'ouvre par une

introduction de Ludovic Cirrincione d'Amelio où les références aux influences de Nodier, au contexte d'écriture du récit et aux raisons qui expliquent que ce texte soit resté inédit si longtemps sont ici expliquées. Le roman utilise le procédé de la fiction éditoriale, Nodier se présentant comme le traducteur du texte et non comme son auteur. Dans un décor sylvestre germanique, Nodier présente un roman familial teinté de souvenirs de son entourage. Ainsi Maria l'héroïne du roman rappelle Lucile Franque décédée en 1803. Nodier y fait le procès de la société et le fait par un roman de brigand. En l'occurrence le brigand est Lazare, ermite français, taciturne et mystérieux, devenu le chef des voleurs. C'est nul autre que lui qui fait de la société un lieu d'hypocrisie, d'abus et d'injustice.

Les autres personnages du roman, la jeune Maria qui trompe le major Verner pour le baron Guillaume Ribing ; son fils adoptif, Verner et Lazare sauvés pas leur révolte et par leur nombreux rêves bien qu'affichant des tendances suicidaires. Paul, fils de Maria et de Verner affiche en lui le salut alors que Maria, la victime sacrificielle, rachète les brigands. Enfin Sara de Waldorf d'Islem la cousine dont la présence tout au long du récit est secondaire. Les noms de Lazare, Paul et Maria ne sont pas sans évoquer des pages célèbres de la Bible à Chypre notamment. L'histoire se découle sur fond de mélancolie et de morale rousseauiste. Dans sa préface (p. 39), l'auteur écrit « Mon but sera donc rempli et si j'ai pu démontrer

que nos adversités sont autant de moyen que la divinité emploie pour assurer de notre constance ; et qu'elle appellera ses élus, aux rangs les plus élevés, sauvant l'amertume de leurs souffrances, et la fermeté de la résignation ». La composition familiale semble ambiguë puisqu'on présente Paul comme le fils de Verner et le frère de Guillaume Ribing bien que ce dernier ait néanmoins 7 ans de plus que Verner (p. 42). Le déroulement du récit s'élabore autour de l'amour pour Maria qui semble représenter l'amour idéal céleste et libératrice alors que celui de Sara représente l'art ou l'artifice. Paul bien qu'attiré par Maria s'attachera plutôt à madame de Waldorf dont l'importance dans le récit est plus discrète par rapport à Maria qui fait parler tout les personnages. Incapable de concevoir le mal et la dissimulation Paul est choisit par les brigands comme cible. Ceux-ci le séquestrent parce que l'un d'eux est amoureux, comme dans *les Brigands* de Schiller, de la fiancée de Paul. Paul, « qui n'avait jamais pensé à la misère pour s'empreser de la soulager, se trouvant tout à coup transporté dans un monde nouveau, sur une scène de perversités et de douleurs [...] » (p. 51). Emprisonné (Nodier fait ici référence à un épisode de sa vie), Paul dialogue avec ses co-détenus. L'un d'entre eux lui dit « Tu aimes, car tu profères souvent le nom d'une femme dans ton sommeil, et tu te réveilles tout en pleurs. Tu es innocent, car les méchants blasphèment, et tu ne fais que prier. » (p. [51]). C'est l'occasion pour Nodier

d'évoquer la justice réparatrice par l'intervention d'un Dieu réparateur. Une fois sorti de prison, Paul rend visite à Maria au Château d'Islem. Hélas depuis que Guillaume Ribing a épousé Maria, l'héritière du château, Maria en a fait un lieu de luxure et de débauche.

Au moment de la visite du Château par Verner, un début d'incendie se propage ce qui fait dire au baron que Verner en est l'incendiaire, Verner lui apparaissant comme un témoin dangereux plutôt qu'un «objet de tendresse et de reconnaissance» (p. 67). Le héros se retranche ensuite dans des lieux plus paisibles afin de s'éloigner de la société: «Après les convulsions d'une vie inquiète et persécutée, c'est dans le recueillement de la solitude que les grands caractères se renouvellent, et cet état d'isolement et d'abandon n'est redoutable aux premiers abord que pour les cœurs blasés et pour les cœurs corrompus» (p. 71). Dans ce chapitre central du récit qu'est le chapitre IV, Nodier développe une pensée rousseauiste par son rêve de primitivisme, par le fait d'être proscrit de la politique et de la société. Mais l'auteur développe d'autres sujets comme le suicide, les héros, la gloire, la corruption, etc. Cette révolte n'est nul autre que celle d'un Nodier juvénile épris d'idéaux. Le chapitre V s'ouvre en évoquant «le secret [de l'] association invisible faisant implicitement référence à la Société de Philadelphie dans laquelle il a été impliquée. Le chapitre V met brusquement fin à la complicité de Lazare et Paul puisque

Lazare ne se trouve plus à la cabane qu'il partageait avec Paul. Les événements se précipitent les uns après les autres puisque Ribing tente aussi de l'assassiner. Mais le comble c'est que Lazare dont Paul n'avait nullement remis en question la moralité, s'avère être le chef d'une association de malfaiteurs. Puis Sara de Walrdof réapparaît comme dans un songe soudainement et c'est elle que l'on accuse de fratricide et finalement d'être l'auteur du malheur de Paul. Les brigands lui attribuent aussi l'empoisonnement de Maria. En somme des plus méchants en apparence l'auteur de l'intrigue a préféré de faire incomber à l'appât toute la charge des faits incriminés. Mais la mort de Maria n'est en fait qu'idéalisée car il s'agit d'un jeu fictionnel.

Le Baron de Ribing subit quant à lui les accusations des brigands qui le considère comme in «juge du peuple [...] redouté de l'innocent» (p. 95). Marie retrouve finalement Paul (p. 100) elle aussi sortant d'une mort proche, ce qui semble paradoxal puisque l'auteur la tient pour morte quelques pages plus tôt. Le baiser qui va les unir est fatal puisque Maria s'éteindra réellement. Maria apparaît ainsi la femme salvatrice, celle dont la mort sauve l'âme de Paul tout en rendant explicite l'impossible d'une liaison amoureuse dans ce monde. Le roman est suivi de variantes lexicales du manuscrit témoignant de la finesse du travail de l'édition critique.

Jean-Nicolas De Surmont  
France